

ON S'ABONNE :

À LYON, au Bureau du Journal, quai Saint-Antoine, n° 27, et grande rue Mercière, n° 32, au 2^{me}.
 À PARIS, chez MM. Lepelletier-Bourgoin, office-correspondance, place de la Bourse, 6, et chez M. Degouve-Denuncques, rue Lepelletier, 3.

Les lettres et tout ce qui concerne le Journal doivent être envoyés francs de port.

Le Censeur donne les nouvelles 24 heures avant les journaux de Paris.

LE CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Lyon et le département du Rhône,
 16 francs pour 3 mois,
 32 francs pour 6 mois,
 64 francs pour l'année.

Hors du département, 1 franc de plus par trimestre.

Prix des ANNONCES : 25 c. la ligne.

Le Censeur ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues.

BANQUET DÉMOCRATIQUE.

RÉFORME ÉLECTORALE.

Le banquet aura lieu demain dimanche 25, à midi précis, à Villeurbanne, à l'extrémité de l'avenue du pont Lafayette, à droite du rond-point.
 On entrera dans le champ du banquet par le jardin de M. Cassel.

Lyon, 24 octobre 1840.

REVUE DE LA SEMAINE.

La révolution espagnole poursuit sa marche, renversant sur sa route les obstacles qui s'opposaient à ses progrès, semant sur ses pas des couronnes brisées. Après une lutte de sept années, la royauté absolue a été vaincue et expulsée du territoire; aujourd'hui la royauté constitutionnelle s'exile volontairement dans la personne de la régente, afin de n'y être pas contrainte plus tard. Nous disions il y a quelques semaines : Valence pourrait être un Cherbourg. Les événements n'ont pas tardé à justifier nos prévisions, parce que les gouvernements engagés dans une mauvaise route ne peuvent pas faire brusquement volte-face, ne peuvent pas enfin reconquérir en un jour la confiance qu'une longue suite de déceptions leur a fait perdre.

Le gouvernement français a soufflé ses inspirations de juste-milieu à Christine, ses pensées de résistance; l'aveugle femme, dont les désirs secrets s'accordaient assez avec ces fatals conseils, n'a pas voulu comprendre sa position; les enseignements des symptômes qui se manifestaient autour d'elle ont été perdus; elle a essayé d'un dernier moyen de salut, la séduction d'Espartero; triste pensée, inspirée par des hommes dont le cœur est si éternel qu'ils ne soupçonnent pas qu'on puisse résister à la corruption. Plus le chef de l'état s'abaissait, plus le commandant de la force armée du pays grandissait; accepter des propositions, c'était s'avilir, c'était déchoir; Espartero a refusé; la régente tombe devant lui, mais la royauté ne tombe pas encore et de graves embarras vont surgir.

Quatre partis sont en présence, — l'abdication ne les a pas fait naître; ils existaient sous Christine, mais, délivrés de cet embarras, ils vont prendre une attitude plus nette. — Ainsi, parmi les hommes qui s'occupent de politique en Espagne, il en est qui regardent la royauté d'Isabelle comme une garantie d'ordre, et qui se rangent autour de son trône couvert par une régence nommée par les cortès; d'autres ont cédé aux suggestions d'une intrigue depuis long-temps ourdie dans les provinces espagnoles, qui a recruté des partisans en Portugal, qui a cherché des appuis en France, et dont nous avons vu, il y a quelques semaines, les agents principaux parcourir nos départements; ceux-là veulent donner la régence à l'infant don François de Paule, exilé par Christine et retiré en ce moment à Paris. Ce parti se subdivise en deux branches : ceux qui rêvent pour l'infant quelque chose de mieux que la régence et ne seraient pas fâchés de voir les filles de Christine rejoindre leur mère;

ceux qui, abusés par l'intrigue, ou aveuglés par leurs désirs, ou ignorants du cœur humain, regardent l'infant comme un homme incapable qui se laisserait facilement conduire par les amis de la liberté; erreur qui, si elle triomphait, serait fatale à l'Espagne. Les soliveaux sur le trône sont toujours plus difficiles à diriger qu'on ne pense. D'autres sur qui le prestige de la gloire est tout puissant, qui sentent la nécessité de remettre les rênes de l'état dans des mains fermes et capables de le diriger au milieu des graves difficultés où il se trouve engagé, veulent créer Espartero dictateur et peut-être rêvent pour lui une couronne impériale.

Enfin les hommes véritablement dévoués aux intérêts du peuple qui a tant souffert et dont les malheurs semblent avoir encore grandi l'énergie songent à créer un gouvernement républicain qui, tout en brisant le moins possible les franchises des provinces, les courbât néanmoins dans son unité forte et puissante, condition nécessaire de durée. C'est donc en face de ces quatre partis dont les tendances sont si diverses, les désirs si opposés, que devra agir la régence provisoire qui succède à Christine; car nous ne parlons pas des partisans de don Carlos qui, dans tous les embarras à naître, sont bien décidés à voir des chances de résurrection.

On comprend combien la position est difficile et l'impossibilité de prévoir ce qui arrivera dans cette lutte de tant de partis que la présence de Christine ne retient plus. Toutefois, la révolution a suivi une marche trop régulière quoique rapide, trop naturelle, trop prévue, pour qu'on ne voie pas dans un avenir rapproché le triomphe complet de la démocratie.

Il y a en France des hommes animés d'un esprit libéral qui ne se dément jamais. Quelque événement qui vienne affliger ou surprendre le pays, ils ne seront ni affligés, ni surpris; mais ils se serviront des sentiments qu'ils verront se manifester dans la nation pour marcher plus rapidement à leur but. La guerre sourde que l'Europe absolutiste fait depuis dix ans à la France révolutionnaire éclate enfin, le pays s'émue, les intérêts s'agitent, le peuple crie aux armes. Vous croyez peut-être qu'ils partageront l'enthousiasme de la nation; ils feindront un jour le courroux pour mieux tromper ceux qu'ils veulent prendre pour dupes, et ils concluront au projet le plus libéral qui ait été conçu depuis dix ans, l'embastillement de la capitale. C'est en applaudissant aux démolisseurs de la Bastille de l'ancien régime, c'est en élevant une statue à la liberté sur la place même où fut la prison d'état, qu'ils traceront le plan de vingt bastilles plus solides et plus fortes que l'ancienne.

Que l'Europe coalisée contre la France nous jette l'injure et l'affront, M. Thiers simule un jour de colère; toutes les réserves sont appelées sous les drapeaux, le clairon retentit dans toutes les villes de guerre; et tout ce bruit, tout ce fracas pour consentir, pour laisser faire, pour acheter la paix de la sainte-alliance en se courbant devant elle. Les paroles, les actes ont été d'un fanfaron; les notes écrites ne porteront pas ce cachet, elles seront bien humbles, bien soumises, bien anodines; les premiers étaient destinés à la France, les secondes sont pour la sainte-alliance qui ne se laisserait pas duper, qui

prendrait les paroles à la lettre et agirait en conséquence.

Le pays s'irrite de voir sacrifier sa dignité, mais qu'importe à M. Thiers le mécontentement public! Est-ce pour lui donner satisfaction qu'il est au pouvoir! C'est pour lui imposer, c'est pour le comprimer au besoin. Il a fait la répétition de son plan de campagne dans l'affaire des ouvriers.

Que la tentative isolée d'un homme compromette tout-à-coup les jours du chef de l'état; croyez-vous que les ennemis de nos libertés rechercheront les causes immédiates qui ont porté un inconnu à tenter une action périlleuse, difficile, et qui doit presque inmanquablement être payée par la vie de son auteur, quelle qu'en soit l'issue? Ce n'est pas là ce qui les occupe. Ils déclament contre la presse; à la pensée qui discute ils imputeront l'action de la main qui agit, et pour punir celle-ci ils voudront enchaîner celle-là. Hypocrites qui savent profiter de tous les événements pour arriver à leurs fins, pour satisfaire leur haine contre la libre discussion des principes sur lesquels ils s'appuient.

Rien ne sera à l'abri de leurs coups; ils frapperont en même temps et le livre profond de l'écrivain politique dévoilant les abus de l'organisation actuelle, jetant la lumière sur le mal, étalant la plaie au grand jour afin de faciliter l'application du remède, et le modeste almanach destiné à faire descendre l'enseignement dans le peuple. Plus ils auront été petits devant l'étranger, plus ils se grandiront devant la presse. Plus on leur reprochera l'abandon de la dignité nationale vis-à-vis de l'Europe, plus ils s'irriteront et feront éclater leurs menaces pour imposer silence aux cris de l'honneur froissé. Timides en face de la coalition, réactionnaires vis-à-vis de la France, ils ressusciteront toute la fureur des lois de septembre que la pudeur publique les forçait à laisser dormir. Voilà quel ministère nous a donné le triomphe de la coalition. Les hommes de la gauche qui ont prêté les mains à cette indigne tromperie peuvent aujourd'hui s'en applaudir.

CRISE MINISTÉRIELLE.

Au moment où nous devions le moins nous y attendre, à six jours de l'ouverture de la session, nous nous retrouvons en présence d'une de ces crises ministérielles qui ont toujours été si fatales aux intérêts de la France, à l'action et à la dignité du pouvoir. Le ministère du 1^{er} mars a donné sa démission. Voici sur cet événement, qui nous paraît très-grave, quelques renseignements que nous avons puisés à bonne source, et qui ont d'ailleurs obtenu crédit et après-midi à la Bourse et dans tous les lieux de Paris où l'on s'occupe d'affaires politiques.

Hier matin, M. de Rémusat, qui avait été chargé par M. Thiers de rédiger un projet de discours d'ouverture, se rendit auprès de lui pour lui communiquer ce projet. M. le président du conseil le trouva bien conçu et surtout très-bien rédigé; il n'y fit que très-peu de modifications et convoqua immédiatement ses collègues pour prendre leur avis à cet égard. Le projet de M. de Rémusat fut approuvé par tout le ministère, et il fut en même temps convenu que, si le roi

LE DERNIER AMOUR DE ROSE.

Vous savez bien la fameuse Rose Bengali? Rose, la grande chanteuse italienne qui était si jolie, si spirituelle, et qui a fait les beaux jours de presque tous les théâtres d'Italie? Rose Bengali, cette comédienne délicieuse, cette sublime tragédienne lyrique? Rose qui a inspiré à Donizetti ses créations les plus passionnées, à Bellini ses sopors les plus suaves, à tous les maîtres contemporains leurs mélodies les plus douces et les plus touchantes? Rose qui était née pour chanter et pour aimer, comme les oiseaux, et qui a tant aimé et si bien chanté pendant toute sa vie? Rose qui a reçu vingt fois les avances, les caresses de la fortune, et qui s'est brouillée vingt fois avec elle, sans doute parce que la fortune est une femme? Rose qui a fait mourir d'ennui et de désespoir les plus nobles seigneurs de Naples, de Milan et de Venise? Rose qui, dans notre siècle si misérable et si peu amoureux, n'a voulu voir dans l'amour que l'amour même, à la façon des artistes d'autrefois qui faisaient de l'art pour l'art? Rose qui s'est amusée, un jour, à tourner la tête au premier ministre d'Autriche, pour lui arracher la grâce de quelques proscrits, de quelques généreux patriotes de la Lombardie? Rose, enfin, qui a réalisé une des inventions les plus poétiques de Béranger, cette peur de plaisir que la bienfaisance a rendue l'égale d'une sœur de charité, cette fille du monde aussi bonne que la fille du ciel, cette fille adorable dont le doux martyre n'a jamais eu qu'une couronne de fleurs? Eh bien! cette brillante jeunesse, cette beauté presque divine, tous ces attraits, tout ce talent, tout ce génie, cette royauté sans sceptre et sans diadème qui commandait au cœur, au goût et à l'esprit; Rose Bengali enfin... Mais, j'y songe : vous ne connaissez peut-être pas la femme, la merveille dont je vous parle; moi-même, j'ai tout-à-fait les exigences de la narration, les artifices du conteur, les règles de la poésie, et j'allais commencer mon récit par le dénouement de ma petite histoire.

Pour ceux qui aimeraient à connaître les apparences matérielles, la forme, la figure de mon héroïne, voici le portrait de Rose Bengali, dessiné par un artiste de Florence, et que j'ai là, devant moi, pour me distraire et me reposer en le regardant; c'est le portrait le plus simple, le plus naturel, le plus gracieux, le plus ravissant que l'on puisse imaginer. Jugez : — Rose est debout, appuyée contre un massif d'arbres, dans un immense horizon de verdure; aux pieds de Rose, une harpe. La jeune fille contemple le ciel, l'infini, l'inconnu, et en même temps ses doigts font vibrer une des cordes de son mélodieux instrument, comme pour en faire jaillir un soupir ou une prière, un

élan de ferveur, d'enthousiasme ou d'amour. Elle est vêtue de blanc; sa tunique a des manches flottantes que l'on a retroussées jusqu'au coude, afin de laisser voir les bras les mieux faits et les plus charnants du monde; elle a serré sa taille avec une corde de soie vierge et elle a eu la fantaisie de chausser des sandales antiques. — La beauté de Rose est une de ces perfections que l'on rencontre parfois dans l'Italie méridionale : l'accomplissement des lignes; la délicatesse des contours; la vivacité ardente du regard, qui n'exclut ni la douceur, ni la modestie; l'expression mobile des traits qui révèle l'âme sur la figure; mille trésors que l'on pourrait traduire avec la palette éblouissante d'un peintre, mais qui échappent, hélas! à l'impuissance d'un écrivain. Quand une fois l'on a admiré ces grands yeux de velours noir qui caressent de loin avec le regard, ces cheveux magnifiques et hardis qui jouent impunément sur des épaules nues, ces formes qui tressaillent à travers l'étoffe la plus transparente, ce front dont la pureté est exquise, cette bouche muette et qui babille en souriant, toute cette délicieuse personne, élégante, belle, jolie, parfaite, il est difficile, il est impossible de se dérober aux charmes d'un pareil spectacle. aux douces idées que cette apparition vous inspire, aux séductions dont elle vous environne, à l'éblouissement qu'elle vous cause.

Pour ceux qui aiment les réalités de la biographie, voici des détails biographiques : — Rose Bengali a été jeune, faible et petite, comme toutes les femmes, apparemment; elle a été malheureuse, comme bien des artistes; elle a été battue par sa mère, comme toutes les pauvres filles qui ont des mères brutales et ignorantes; elle a pleuré, gémi et mendié, comme bien des talents méconnus ou avilis; elle a aimé de bonne heure, comme tous les cœurs d'élite. A l'âge de dix ans, elle rencontra une actrice célèbre dont je ne sais plus le nom et lui demanda l'aumône. L'actrice eut pitié de cette jolie enfant qui baissait les yeux les plus beaux et qui tendait la main la plus mignonne; elle lui parla; elle la questionna de son mieux; elle lui donna des vêtements propres, un lit dans sa maison, un couvert à sa table et une place dans son cœur; elle lui donna aussi un piano, des maîtres, de la musique, et Rose devint en peu d'années tout ce que je vous disais il y a un instant : une personne spirituelle, une beauté merveilleuse, une folle ravissante et une chanteuse admirable.

Enfin, pour ceux qui aiment les histoires romanesques, voici une aventure qui ressemble beaucoup à un roman. — En 1838, Rose Bengali était l'actrice favorite du théâtre de la Scala, à Milan; ses

triumphes dramatiques avaient fait de la jeune prima donna une véritable femme à la mode; elle avait un palais de marbre, une villa sur les bords du lac, une voiture attelée de chevaux de Bohême, des serviteurs nombreux et empressés, des suivantes et des caméristes, un intendant de bonne maison, des porte-flambeaux, des nègres et une meute. La loge particulière de Rose ressemblait à un vaste salon éclairé par des flots d'argent, d'or et de lumière; chaque soir, elle y voyait accourir et se prosterner à ses pieds toute la jeunesse, toute l'opulence, toutes les aristocraties de Milan : c'était à qui prodiguerait, le plus et le mieux, aux genoux de cette idole encensée, l'esprit, l'amour, la galanterie, les mensonges, les ducats, les bouquets et les madrigaux. Mais, hélas! attendez un peu : dans cet oreiller si doux et si tendre, et si bien orné de dentelles, il se glissa bientôt un rien, une feuille froissée, une épingle, une fleur qui vint tout-à-coup effrayer les joies endormies et dissiper les songes heureux. Il arriva à la belle chanteuse de Milan quelque chose de bien simple, de bien naturel et de bien triste : Rose qui avait tant de fois joué avec le feu, Rose qui jusque-là prenait tant de plaisir à se faire adorer de tout le monde sans jamais avoir aimé personne, Rose s'avisa d'aimer à son tour, et d'adorer un jeune homme appelé Léonard Massi, un musicien de l'orchestre de la Scala, un misérable violoniste. — Quelle idée!

A vrai dire, Léonard était bien au-dessus de sa position et de sa fortune; il avait de la jeunesse, une intelligence rare et de la beauté; il pensait comme un artiste, comme un artiste qui pense; il parlait comme un gentilhomme, et il improvisait comme un poète. Un jour, dans le foyer des acteurs, au milieu de tous ses camarades, Léonard fut provoqué malicieusement sur son talent pour l'improvisation poétique; on le pria d'imaginer, d'improviser quelques strophes, en prenant pour texte les amours de Métastase avec la célèbre chanteuse Gabrielli. Léonard se recueillit un instant; ensuite il se plut à regarder Rose, comme pour aller puiser dans ses yeux l'inspiration, la verve, l'éloquence, le génie, — et soudain il se mit à déclamer, avec un éclat et une passion admirables, le poème le plus amoureux, le plus chaud, le plus dramatique, le plus italien que l'on ait jamais improvisé en Italie... L'auditoire émerveillé ne cessa d'applaudir aux stances mélodieuses du poète, excepté Rose qui se contenta de sourire et de pleurer.

Quoiqu'il n'eût point de fortune, Léonard n'avait rien demandé à l'impressario de la Scala pour les soirées qu'il consacrait à l'orchestre de son théâtre; il remplissait donc volontairement, gratui-

Il faut bien l'avouer, puisqu'il s'agit d'un roman ou d'une histoire, ce qui est à peu près la même chose, le bonheur de Rose ne fut pas ce que l'on pouvait pas être de longue durée. Abandonner le théâtre, lorsque le théâtre vous sourit encore, vous flatte et vous caresse, — en vérité, n'est-ce point un grand crime ? Sacrifier à un homme, à un amant, sa renommée, son avenir de fortune et de gloire, n'est-ce

dre observation, exigea d'abord de nous le serment d'usage; nous le prêtâmes sans difficulté, parce que nous étions persuadés que les bases de notre programme ne pouvaient qu'être acceptées. Mais quel fut notre étonnement lorsque nous les vîmes successivement rejetées, moins celle de la dissolution des cortès, et que nous entendîmes S. M. annoncer sa ferme et inébranlable résolution de quitter la régence et de voyager quelque temps ! Ce fut en vain que nous employâmes nos efforts pour la persuader qu'aucun motif ne justifiait une détermination semblable dont les conséquences pouvaient être funestes à la nation, aux institutions comme peut-être au trône lui-même. Rien ne fut épargné pour la dissuader de son intention.

Toutes nos raisons échouèrent devant des objections comme celles-ci : elle était convaincue que le bien du pays exigeait qu'elle agit de cette manière, et que du reste il lui était impossible de soutenir plus longtemps un fardeau aussi pesant. Dans cette critique situation, nous nous sommes occupés de préparer le nécessaire pour que ce projet, devenu inébranlable, puisse du moins s'effectuer avec toute la dignité et les précautions convenables en pareil cas.

L'acte d'abdication a été accompli en présence de toutes les autorités ainsi que des personnes notables de cette cité ; il a été consigné dans un document autographe qui sera présenté aux cortès dès leur réunion ; il a été transmis aux représentants des nations alliées et amies avec toute la solennité et la célérité désirables, afin d'éviter que l'opinion ne s'égare sur une affaire de cette importance. Les préparatifs du voyage ont lieu d'une manière digne de la grandeur de la nation et comme l'exige aussi le rang de la mère de notre reine. La régence provisoire a été constituée : le peuple espagnol doit rester convaincu que la courte période de son gouvernement sera sacrifiée à raffermir la liberté et l'indépendance, à satisfaire les justes desirs qu'il a manifestés avec tant d'éclat, à rapprocher enfin de lui ces jours de paix et de félicité auxquels il a tant de droits. Valence, le 13 octobre 1840.

Duc de la Victoire, Joaquín-Maria de Ferrer, Alvaro Gomez, Pedro Chacon, Manuel Cortina, Joaquín de Frias.

MANIFESTE DE MARIE-CHRISTINE.

Première secrétaire des affaires étrangères.

AUX CORTÈS.

La situation actuelle de la nation espagnole ainsi que l'état délicat dans lequel se trouve ma santé m'a déterminée à abandonner la régence du royaume, que les cortès constituantes réunies en 1836 m'avaient conférée pour tout le temps de la minorité de ma très-haute fille. J'ai pris cette résolution malgré les instances de mes conseillers qui, avec la loyauté et le patriotisme qui les distinguent, m'ont vivement suppliée de conserver encore la régence, ne fût-ce que jusqu'à la réunion des prochaines cortès, pensant que le bonheur du pays et la cause publique l'exigeaient. Mais, ne pouvant accéder à quelques-unes des exigences du peuple qui, de l'aveu de mes propres conseillers, doit être consulté afin de calmer les esprits et de mettre un terme à la situation présente, il m'est absolument impossible de garder davantage la régence, et je crois agir selon les intérêts du pays en y renonçant. J'espère que les cortès nommeront pour un poste si grand et si élevé des personnes qui contribueront à rendre la nation aussi heureuse qu'elle mérite de l'être par ses vertus. C'est à cette nation que je recommande mes augustes filles, et les ministres qui, selon l'esprit de la constitution, garderont le timon de l'état jusqu'à la réunion des cortès, m'ont donné trop de témoignages de leur loyauté pour que je ne leur fasse pas un dépôt aussi sacré. Pour que mes paroles produisent tous les effets que j'en attends, je signe l'acte autographe d'abdication en présence des autorités et des corporations de la ville, et je le remets au président du conseil pour qu'il le présente en temps utile aux cortès.

Valence, le 12 octobre 1840.

Signé MARIE-CHRISTINE.

Pour copie conforme :

Contresigné par le ministre des affaires étrangères.

L'instruction suivie contre Darmès a déjà, dit-on, produit quelques résultats.

Darmès, au moment du crime, était dans un dénûement extrême; l'avant-veille il était resté près de vingt-quatre heures sans manger, et, pressé par le besoin, il avait remis à un marchand de vins chez lequel il allait quelquefois une reconnaissance du Mont-de-Piété, sur laquelle celui-ci lui prêta 10 f.

On a retrouvé le commissionnaire qui avait fait son déménagement, et celui-ci a déclaré qu'il ne se trouvait point d'armes parmi les objets qu'il a transportés. Toutes les personnes qui allaient le voir attestent, de leur côté, qu'elles ne lui en ont jamais vu ; d'autres, qui habitent la maison, ont vu Darmès aller et venir jusqu'à midi le jour du crime, et elles sont assurées que, jusqu'à ce moment, il n'avait aucune arme sur lui.

Darmès, dans les cabarets du voisinage qu'il fréquentait, se posait

point une grande faute? S'ensevelir à vingt ans dans l'ombre et dans le silence, pour mieux aimer, pour mieux soupiner, n'est-ce point une grande folie ? Aussi, deux ou trois mois à peine s'étaient écoulés depuis l'abandon dramatique de Rose, et déjà Léonard ne voyait guère en elle qu'une pauvre folle qui était bien à plaindre, une malheureuse artiste qui avait perdu sa voix, son talent et ses espérances, une femme fidèle et dévouée qui se consolait, dans un amour immense, de l'immensité de sa douleur et de ses regrets ! Rose n'avait plus à ses pieds, ni amis, ni flatteurs, ni esclaves, ni poètes. Elle avait déposé sa couronne étincelante et ses magnifiques oripeaux de théâtre; elle avait renoncé, à l'aide d'un mensonge subtil, à cet empire féérique de l'imagination, des sens et de l'esprit; elle avait vendu en détail les dépouilles opimes de son éphémère royauté; en un mot, elle avait daigné se faire humble, modeste, petite, si petite que Léonard, en s'élevant à son tour, dédaignait de redescendre jusqu'à elle ou de la relever jusqu'à lui ! Sans doute, vous devinez ce que j'ai encore à vous dire. S'il ne vint pas à Léonard la pensée d'abandonner Rose, du moins il trouva le courage de la trahir, de la tuer. Sa passion subite pour la Marini, la nouvelle et brillante diva de la Scala, n'était un mystère pour personne dans les coulisses du théâtre et pour Rose elle-même; ce fut là bientôt le secret de la comédie. Au lieu d'accuser l'infidèle et de se désoler à ses pieds, Rose écrivit à la Marini la lettre suivante :

« Vous avez aujourd'hui tout ce que j'avais autrefois, la richesse, le talent et la gloire ; il ne me reste qu'un seul bien, un seul trésor, Léonard ! Si vous me l'avez pris par mégarde, rendez-le-moi ! »

La Marini lui répondit sur-le-champ :

« Léonard sera chez moi ce soir ; venez le chercher ! »

Eh bien ! non. Rose n'eut point la force d'aller frapper à la porte de cette femme ; elle se condamna à souffrir et à se taire ; elle résolut de patienter encore et d'attendre, en se confiant à Dieu, à celui qui ne nous trompe jamais et qui nous console toujours.

Peu de temps après l'échange des deux lettres que l'on vient de lire, il fut question au théâtre d'une solennité dramatique au profit de Léonard ; le spectacle de cette soirée extraordinaire devait être composé d'un concert et de la reprise de *Norma*, le dernier chef-d'œuvre de l'immortel Bellini. Rose, dont la santé s'altérait chaque jour et d'une façon alarmante, réclama du bénéficiaire le droit, la

donne faveur de chanter à son bénéfice. On voulut en vain lui parler de sa faiblesse, de sa souffrance ; vainement on lui rappela l'ac-

en orateur, et parlait politique en des termes tels, que plusieurs fois il s'est fait mettre à la porte de ces établissements.

Parmi les personnes arrêtées à la suite de l'attentat, on cite un homme établi sur lequel pesaient deux circonstances qui ont pu paraître graves; une première fois, il s'est trouvé en relation avec Alibaud auquel il avait procuré un petit emploi ; et en second lieu, il s'est trouvé avoir aussi quelques rapports avec Darmès. Néanmoins, tout concourt à prouver jusqu'à présent qu'il a été étranger à ces deux crimes.

Un frotteur a été arrêté aussi dans la journée d'hier, à cause d'un propos qu'il aurait tenu ; il aurait dit à l'un de ses camarades, la veille du crime, que « le lendemain il devait se faire un fameux coup. »

Chronique Lyonnaise.

Dimanche dernier, vers six heures du soir, un incendie s'est manifesté au hameau de Don, commune de Vieu (Ain), dans un bâtiment de grange appartenant au sieur Burtin (François). Les habitants de Vieu et ceux des communes voisines sont accourus avec empressement pour porter du secours; mais la fontaine qui fournissait de l'eau a été tarie en un instant. Le bâtiment a été détruit en entier, ainsi que les objets de vigneronnage et d'agriculture qu'il renfermait.

La perte est évaluée à 2,400 fr. ; rien n'était assuré. On attribue cet incendie, qui a sérieusement menacé les villages de Don et d'Artemare, à l'imprudence de jeunes gens qui, dans la journée, célébrant une noce, ont tiré des coups de pistolet dont les bourres enflammées ont été lancées sur le toit de chaume.

— Le village de Boissiat en Revermont (Jura) a été attristé il y a quelques jours par un événement funeste. Un vigneron, père de famille, âgé de 28 ans, aimé et estimé de tout le monde, ayant eu l'imprudence de descendre dans une cuve pour fouler la vendange, pendant qu'elle était en fermentation, a été asphyxié. Il était allé seul à son tennailler ; sa femme, ne le voyant pas revenir et ne sachant où il était, se mit à le rechercher, et ce ne fut qu'à onze heures du soir que les sabots du malheureux, trouvés au pied de la cuve, indiquèrent qu'il y était entré. En regardant à l'intérieur, on eut bientôt la certitude de sa mort.

— Le 14 octobre, à dix heures du matin, un incendie a éclaté au Val-de-Roulans (Doubs) et a réduit en cendres une partie de la maison appartenant à la dame Lonchamp, veuve Thiébaud. Le mobilier du locataire, Nicolas Thiébaud, ses denrées, ses fourrages et 500 gerbes de blé ont été la proie des flammes. La perte totale est évaluée à 2,800 fr. La maison était assurée pour une somme de 1,500 fr.

— Un incendie a éclaté au Locle (Doubs) dans la soirée du 16 de ce mois. Au premier signal, les habitants de la Chaux-de-Fonds, des Brenets et de la vallée de Morteau se sont rendus sur les lieux et ont contribué à arrêter les progrès des flammes. Malgré la promptitude des secours, deux maisons ont été entièrement consumées.

— Le 16 octobre dernier, à 7 heures du soir, le tocsin appelait les pompiers d'Arbois (Jura); ils se sont immédiatement dirigés avec une pompe sur le village de Laferté, où deux maisons ont été réduites en cendres, avec les récoltes qu'elles renfermaient. Trois ménages se trouvent maintenant sans asile.

Les pompiers d'Arbois, de Vaudrey et d'Ounans ont rivalisé de zèle pour arrêter les progrès de l'incendie. Un de ceux d'Ounans est tombé du haut d'un mur ; M. le docteur Bousson lui a de suite administré les secours de son art, il est hors de danger.

Ce sinistre a été causé par un four en mauvais état.

Le Capitole fait au sujet des adresses attribuées aux gardes nationales de quelques communes, relativement à l'attentat de Darmès, la réflexion judicieuse que voici :

Les auteurs et signataires de ces adresses, que mentionnent les feuilles ministérielles, seront sans doute mis en jugement, en vertu du principe rappelé dans le dernier ordre du jour du maréchal Gé-

cidant irrémédiable qui avait été la cause forcée de sa retraite, de ses adieux au théâtre ; Rose fut inflexible, et il fallut, bon gré, mal gré, lui permettre de jouer le rôle de Norma, à côté de Léonard, chargé du rôle de Pollion, à côté de la Marini, chargée du rôle d'Adalgise.

Le soir de cette représentation, annoncée quinze jours à l'avance et si impatiemment attendue, le théâtre de la Scala présentait un coup d'œil éblouissant, magnifique ; chacun avait hâte de revoir la belle diva que l'on applaudissait naguère avec tout l'élan, avec tout le délire de l'enthousiasme. Enfin, l'introduction se fit entendre, la toile se leva, et, d'un bout de la partition à l'autre, permettez-moi de vous le dire bien vite, Rose fut encore la tragédienne admirable, la tragédienne sublime, l'incomparable chanteuse, l'artiste ravissante qui avait fait les beaux jours et les belles passions de Milan. Norma, vous le savez, c'est l'amour, c'est la jalousie, c'est la haine, c'est l'explosion terrible de tous les sentiments, de tous les desirs, de toutes les colères qui remuent le cœur d'une femme. Je vous laisse à penser tout ce qu'il y eut d'énergie, d'empressement et de violence dans la maîtresse de Léonard, dans cette pauvre délaissée, éperdue, ardente, furieuse, et maudissant à la fois, avec toutes les illusions, avec tout le désespoir de son rôle, un véritable amant et une véritable rivale ! Un frémissement d'admiration et de terreur accueillit la magnifique scène du second acte ; tant que durèrent les imprécations jalouses de Norma, l'on eût dit que la coupable Adalgise, la novice du temple druidique, tremblait, en s'humiliant, sous le regard irrité de la prêtresse, sous la proie retentissante de son ennemie, de sa victime, de son juge. Et, plus tard, au dénouement de ce drame, lorsque les deux rivaux pleurent, se réconcilient et s'embrassent dans une étreinte suprême, il était facile de deviner, à la pâleur, à l'émotion, aux larmes de Rose, qu'elle n'avait plus désormais qu'à pardonner et qu'à mourir !

A la chute du rideau, Rose fut rappelée à grands cris par la salle tout entière ; la scène fut jonchée de fleurs, de sonnets et de couronnes. On supplia la diva, au milieu des bravos et des acclamations de la foule, de remonter pour toujours sur le théâtre de la Scala, sur le théâtre de ses premiers succès ; on la salua de nouveau d'un tonnerre d'applaudissements, et, au même instant, Rose tomba évanouie, presque mourante à force de fatigue, de joie et de douleur.

Quand elle revint à elle, bien avant dans la nuit, pâle, méconnaissable, sans mouvement et sans voix, Rose, que l'on avait dou-

rard, que la garde nationale n'a pas le droit de délibérer.

En effet, le principe n'a été ni plus ni moins violé par les officiers parisiens que le conseil de préfecture vient de suspendre pour avoir présenté une pétition au nom de la garde nationale, que par les promoteurs des adresses de félicitations qu'enregistrent sans improbation les journaux du ministère.

La Gazette d'Augsbourg contient contre la France une menace insolente qui répond brutalement au memorandum si peu énergique de M. Thiers :

Nous pensons qu'il convient de faire à la paix tous les sacrifices compatibles avec l'honneur des puissances signataires du quadruple traité ; mais si, nonobstant ces sacrifices, la France, même après avoir obtenu toutes les garanties désirables, nous déclarait la guerre, l'Allemagne sentirait à la fois l'injustice et l'insolence d'un pareil procédé, et aucun de ses enfants ne serait assez lâche pour ne pas comprendre qu'une pareille agression ne saurait être repoussée que les armes à la main. Vainement les Français disent-ils que leurs armements sont dirigés contre les projets des Russes sur Constantinople ; car les stipulations du quadruple traité écartent tout danger à cet égard en forçant le czar d'agir de concert avec ses alliés. La France aurait-elle, par hasard, envie de la rive gauche du Rhin ? Compterait-on sur la propagande ? Eh bien ! qu'on mette la main à l'œuvre.

Faits Divers.

Le résultat de l'enquête sur l'incendie de Plymouth a été une déclaration qui l'attribuait à une combustion spontanée. Voici quelques détails à ce sujet :

« On vient de terminer à Plymouth l'enquête relative à l'incendie des chantiers de Devonport, et qui a entièrement consumé le vaisseau de 120 canons le *Talavera* et la frégate *Imogene*. Il est reconnu que ce désastre était purement accidentel. On le regarde comme l'effet de la combustion spontanée de matières fermentescibles amassées dans un réduit en bois construit tout près de la forme où était mis en réparation le *Talavera*. On jetait dans ce réduit les ordures provenant de l'arsenal. Ces balayures étaient formées d'une énorme quantité de débris de moites à brûler, de suif, de résidus de peintures à l'huile, d'étoupes, de vieille toile à voile, de sciure de bois, de copeaux, etc. Il n'est pas étonnant que la fermentation ait mis le feu à ces matériaux, et le feu s'est communiqué à la forme recouverte d'une bande goudronnée qui abritait le *Talavera*, car c'est à la forme et non point au vaisseau lui-même que l'incendie a été signalé.

» Les soupçons que l'on avait conçus, dans l'origine, contre deux ou trois étrangers qui ont paru momentanément à Devonport, se sont trouvés tout-à-fait sans fondement. »

Extérieur.

SUISSE. — TESSIN. — Les rigueurs de la police lombarde à la frontière ont redoublé ces jours derniers ; à Milan, on ne délivre des passeports qu'à ceux qui établissent catégoriquement l'urgence de leur voyage.

GLARIS. — Deux officiers-généraux au service des Deux-Siciles, MM. Tschudi, de Glaris, l'un gouverneur et commandant en chef de la Sicile, et l'autre général de brigade et commandant à Reggio, viennent de mourir à quelques heures d'intervalle. Le télégraphe ayant porté en Calabre la nouvelle de la mort subite du premier, son frère fut tellement ému de cette perte inattendue, qu'il tomba frappé d'apoplexie et mourut au bout de huit heures. MM. Tschudi comptaient parmi les plus anciens militaires encore en activité au service étranger.

Nous lisons dans le rapport du jury de l'exposition qui vient d'avoir lieu à Toulouse un article concernant des industriels de notre cité que nous reproduisons :

MM. Chatelard et Perrin, de Lyon, ont présenté à l'exposition des peignes d'acier, avec étoffe pendante, d'une réduction de 210 dents au pouce, tout-à-fait remarquables par le fini et la pureté de leur fabrication. Ces fabricants qui depuis long-temps se livrent à cette industrie ont puissamment contribué aux progrès réalisés par nos fabricants, en permettant de confectionner des gazes d'une finesse et d'une régularité inconnues.

Les jurys des expositions de Paris ont accordé diverses médailles à MM. Chatelard et Perrin. Aussi ces messieurs ont été jugés dignes de la médaille d'argent qui leur a été accordée.

Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITTIEZ.

cement portée dans sa maison, dans sa chambre, aperçut d'abord à son chevet, au-dessus de sa tête, Léonard qui se penchait tristement vers la jeune malade, comme pour lui parler bien bas, lui demander pardon et l'embrasser. Elle le remercia avec un sourire, avec une larme, avec un baiser ! Dès qu'il lui fut possible de prononcer quelques mots, elle pria Léonard de lui lire les sonnets composés à son intention par ses admirateurs de théâtre, et le front de Rose s'illumina soudain à la lecture de ces badinages poétiques ; ensuite elle voulut voir les bouquets, les couronnes dont le public avait inondé la scène ce soir-là ; elle prit toutes ces fleurs qui respiraient encore ; elle les effeuilla impitoyablement une à une ; elle les sema lentement sur son lit ; elle jeta bien loin les branches et les tiges dépouillées ; puis, montrant à Léonard cette belle nappe fleurie qu'elle venait de faire, elle murmura avec un air de tristesse :

— Ami, voilà mon lincoln !

Enfin, après quelques minutes de distraction ou de rêverie, Rose regarda long-temps autour de sa chambre ; elle indiqua à Léonard un cahier de musique qu'elle-même avait placé la veille sur le pupitre de son piano, et ses yeux semblèrent lui dire : Chante ! chante pour moi ! Léonard obéit à cette étrange prière ; il promena ses doigts sur le clavier, et aux premiers sons, aux premières notes d'un prélude qui était celui de la romance du *Saule*, Rose redressa vivement la tête et se prit à écouter. Léonard commença donc à chanter cette élégie notée que Rossini a dû surprendre à l'agonie amoureuse d'un jeune fille. Mais tout-à-coup, appuyée contre le chevet de son lit, les yeux à demi fermés par la douleur et le sourire encore sur les lèvres, Rose essaya de continuer en chantant ce que Léonard avait commencé d'une voix tremblante. Elle lui fit signe de préluder au piano, et Desdémone se mit à soupiner et à gémir avec un amour, avec des regrets et une passion déchirante, jusqu'au moment où la voix inspirée de Rose alla se perdre, sans achever le chant du cygne, dans un murmure qui était encore de la mélodie. Léonard accourut auprès d'elle, il l'appela de tous les noms les plus doux, il lui prodigua les promesses les plus tendres ; mais, hélas ! à quoi bon ces charmantes paroles pour une femme qui n'avait plus besoin dans ce monde ni de caresses, ni de serments ! Après tout, il ne faut pas trop plaindre cette pauvre Rose ; n'est-il pas beau de mourir ainsi, d'expirer au milieu des fleurs, près de son amant, au bruit cadencé d'un hymne mélodieux, saluée à la fois par la poésie, par l'amour et par la musique ? LOUIS LURINE. (Courrier français.)

Annonces de MM. les Notaires.

ÉTUDE DE M^e DARMÈS, NOTAIRE A LYON, QUAI DE BONDY, 165.

Vente volontaire, en bloc ou en détail,

DE BOIS ET TERRE,

Situés à Charbonnières, sur le bord de la grande route de Paris, appartenant à M. Jars, député.

Le dimanche 18 octobre 1840 et jours suivants, il sera procédé à la vente en bloc ou en détail, au gré des acquéreurs, d'un bois et d'une terre, d'une étendue, en totalité, de 9 hectares 83 ares, le tout situé sur la commune de Charbonnières, au bord de la grande route de Paris par le Bourbonnais, immédiatement après la Demi-Lune. Cet immeuble conviendrait parfaitement pour la création d'une propriété bourgeoise.

Les plus grandes facilités seront accordées pour les paiements.

S'adresser, pour traiter de gré à gré, au mandataire de M. Jars, M. Faure, demeurant aux Massues, n° 23, la première maison à gauche, en montant par la Demi-Lune. Il se tiendra pour la vente tous les dimanches et jeudis, de dix heures à deux heures, dans l'auberge de M. Viannet, sur la route de Paris, en face du grand peuplier et à côté de la propriété à vendre.

S'adresser aussi à M^e Darmès, notaire à Lyon, quai de Bondy, n° 165, dépositaire du plan et des titres de propriété. (134)

(135) A vendre.

FONDS DE CAFÉ ET CHAMBRE GARNIE, situé à Vaise, dans une des rues les plus agréables et dans une maison dont les appartements sont agencés à neuf.

S'adresser à M^e Darmès, notaire à Lyon.

Annonces diverses.

(8763) A vendre.

UN ATELIER DE MARÉCHAL, situé à Villeurbanne. S'y adresser, à M. Buer, vétérinaire, quartier des Maisons-Neuves.

(8787) A vendre.

UN TRÈS-BON FONDS DE CAFÉ-RESTAURANT, ayant dix chambres meublées.

S'adresser à M. Dulac, arbitre de commerce, place des Terreaux, n° 6 et 7.

(8792) A vendre de suite pour cause de décès.

FONDS DE MARCHAND DE MEUBLES, très-bien situé et bien achalandé.

S'adresser à M. Vincent, maroquinier, rue Thomassin, 29, au 2^e.

(7390) COKE A VENDRE.

Pris sur place, les 100 kilogrammes.... 2 fr. 30 c.

Vendu à domicile, id. 2 fr. 60 c.

S'adresser au directeur de l'usine à gaz de la Guillotière.

(8798) A vendre.

JOLI FONDS DE CAFÉ, tout réparé à neuf et bien achalandé, situé à la Croix-Rousse, clos Pailleron.

S'adresser à M. Solichon, grande rue de la Croix-Rousse, n° 60.

(8802) A vendre.

UN FONDS DE TRAITEUR, l'un des meilleurs des environs de Lyon, avec une bonne clientèle.

S'adresser à M. Clerget, aux Étroits.

(8793) A vendre ou à échanger.

UNE COLLECTION DE 120 TABLEAUX ANTIQUES, arrivés tout récemment d'Italie.

S'adresser quai Puits-du-Sel, n° 104, au 1^{er}, près l'Homme-de-la-Roche.

(8778) AVIS.

Dépôt d'armes, de soufflets, enclumes, étaux, bigornes, cour des Archers, n° 8, à Lyon.

CIRAGE FRANÇAIS.
BREVET 1836.



Fabrique de DUBOIS, à Rive-de-Gier (Loire), inventeur du procédé par la machine à vapeur, Exploité par Ed. PIAUD et C^e, qui expédient dans toute la France et à l'étranger.

MAISONS DE DÉPÔT.—PRIX DE FABRIQUE.

Marseille, rue des Feuillants, 12 ;
Paris, rue Barre-du-Bec, 14 ;
Lyon, rue Tupin, 26. (8780)

(8761)

AVIS.

M. DOREL (GASPARD), marchand de bas, rue Saint-Côme, n° 10, se retirant des affaires, a l'honneur de prévenir qu'il vendra toutes les marchandises qui font partie de son fonds au-dessous du prix de facture.

A louer à la Noël.—MAGASIN AGENCÉ.

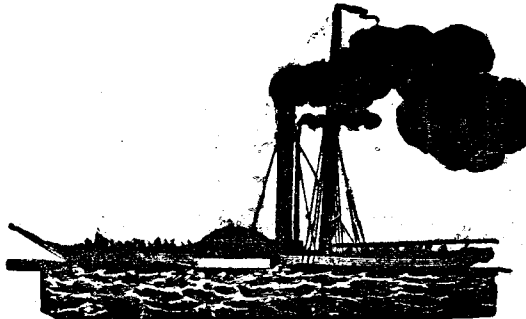
A vendre.—UN COFFRE-FORT EN FER.

(8786)

AVIS.

Le sieur CANTONI (Italien), maître plâtrier, peintre en bâtiments et colleur en papiers peints, exécutant le stuc ayant le poli et le froid du marbre, a l'honneur de prévenir le public qu'il est établi à Lyon, rue Tupin, n° 22, au 2^e étage.

Il ne négligera rien pour justifier la confiance qui lui sera accordée, soit par son exactitude, soit par la modération de ses prix.



LES
BATEAUX A VAPEUR
DU RHONE.

Service de l'Aigle.

DÉPART TOUTS LES JOURS A 4 HEURES 1/2 DU MATIN,

du port de la Charité,

POUR AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

Ces bateaux se distinguent par une grande supériorité de marche, leur bonne tenue et la commodité des emménagements.

Les bureaux sont place de la Charité, n° 12, et quai de Retz, n° 45. (7375)

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES

SUR LA VIE.

Les assurances sur la vie ont pour objet de garantir un capital ou une rente viagère à la mort d'une personne désignée, ou de se créer à soi-même des ressources pour l'avenir. Les primes à payer sont calculées en raison de l'âge de l'assuré et de la durée de l'assurance.

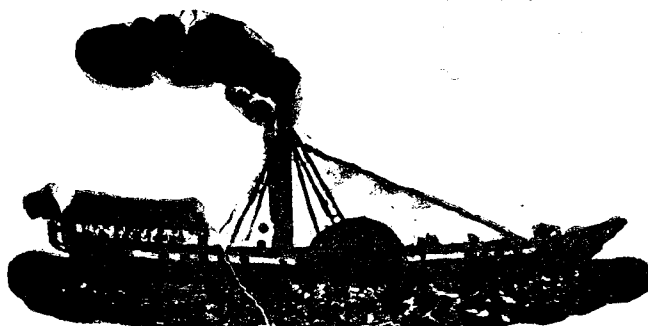
Ces assurances conviennent aussi aux prêteurs qui font des avances sur des rentes ou des pensions viagères; au créancier qui n'a d'autre garantie de remboursement que l'existence et l'industrie de son débiteur.

Les assurances sur la vie ont également pour objet de présenter aux épargnes des placements avantageux. Les rentes viagères rentrent dans cette catégorie; le taux est fixé selon l'âge du rentier; il est de 8 fr. 30 c. à 55 ans; de 9 fr. 15 c. à 59 ans; de 10 fr. à 63 ans; de 11 fr. à 67 ans; de 12 fr. à 71 ans; de 13 fr. à 75 ans; de 14 fr 50 c. à 80 ans.

La compagnie existe depuis 1819; elle publie deux fois par an le compte de ses opérations.

Les bureaux sont à Lyon, chez M. Ed. Reveil, rue Neuve de la Préfecture, n° 1. (7400)

AVIS.



LES BATEAUX A VAPEUR
POUR VALENCE

PARTENT TOUTS LES JOURS DU PORT DE LA CHARITÉ,
A DIX HEURES DU MATIN,

et correspondent directement avec ROMANS, MONTÉLIMART
et DIEULEFIT. (7376)

DÉPURATIF DU SANG.

L'EXTRAIT DE SALSEPARILLE,

COMPOSÉ

En forme de pilules, de M. E. SMITH, docteur
en médecine de la Faculté de Londres,

Est le remède le plus efficace pour les dartres, les éruptions, les ulcères, et toutes les maladies de la peau et du sang. Les personnes mariées ou sur le point de l'être, qui auraient raison de craindre pour des vices cachés ou des restes de mercure, peuvent en toute confiance avoir recours à ce remède qui purifie et adoucit le sang, et qui rétablit la santé.—Se vend au prix de 3 fr. la boîte.

Le seul dépôt à Lyon est chez Vernet, place des Terreaux, n° 13. (2812)



COMPAGNIE GÉNÉRALE D'ASSURANCES

CONTRE L'INCENDIE, SUR LA VIE, ETC.

CAPITAL : DIX MILLIONS.

Placement en viager : cinquante-quatre ans, 8 f. 24 c. p. 0/0; soixante-sept ans, 12 f. 36 c.; quatre-vingts ans, 17 f. 47 c. Assurances de capitaux, — de rentes, — dotales; chances de recrutement.

Assurances contre l'incendie provenant d'émeutes, guerre civile, etc; assurances contre l'explosion du gaz.

M. Joseph MOLLARD, inspecteur-divisionnaire, rue du Péral, 10. (7450)

COMPAGNIE GÉNÉRALE
DES
BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



LES BEAUX BATEAUX NEUFS

la Sylphide, la Sirène, le Jupiter,
le Neptune, etc., etc.,

SONT RECONNUS D'UNE MARCHÉ TRÈS-SUPÉRIEURE.

DÉPARTS TOUTS LES JOURS,

de la place de la Charité, n° 28, à 5 heures du matin,

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE, ARLES
ET MARSEILLE.

Bureaux : place des Terreaux, n° 16, et quai et place de la Charité, n° 28. (7368)

COQUAIS,

Rue St-Côme, au grand 8, à Lyon,

FABRICANT DE PLAQUÉ ET DE MAILLECHORT DITS ARGENTERIE

DE PARIS.

Articles reconnus pour être aussi jolis que l'argent.

Couverts de 2 f. 25 c. à 7 f., garantis sur facture pour la solidité.—Assortiment de flambeaux, huiliers, porte-carafes, cafetières, et tout ce qui concerne le service de table et de limonadier. — Nouveau genre de flambeaux en bronze. (4009)

SIROP PECTORAL

DE MOU DE VEAU

PERFECTIONNÉ.

Ce Sirop convient dans les toux d'irritation, les rhumes, les extinctions de voix, la grippe, les crachements de sang. On ne saurait trop le recommander pour la coqueluche chez les enfants. Une seule topette prise convenablement opère souvent la guérison, si l'on a eu la précaution de faire prendre à l'enfant du Sirop de Macors pour détruire les vers qui sont toujours la cause principale de cette cruelle maladie.— Ces deux Sirops se trouvent toujours dans la pharmacie de MACORS, à Lyon, rue Saint-Jean, n° 30, en face le n° 19. (2787)



LES PAPIN
DU RHONE,

BATEAUX A VAPEUR EN FER A BASSE PRESSION,
PARTENT TOUTS LES JOURS, DU PORT DES CORDELIERS,

pour

Valence, Avignon, Beaucaire et Arles,
à 4 heures 1/2 du matin,

Et correspondent avec les bateaux à vapeur d'ARLES à MARSEILLE.
Les bureaux sont : port des Cordeliers, 59. (7401)

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE POULAILLERIE, 19.